

Zeitschrift: L'Émilie : magazine socio-culturelles
Herausgeber: Association Femmes en Suisse et le Mouvement féministe
Band: [90] (2002)
Heft: 1467

Artikel: Innée ou acquise, la propension à la paix est avant tout féminine :
objets de guerre, sujets de paix
Autor: Chaponnière, Corinne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-282440>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Innée ou acquise, la propension à la paix est avant tout féminine

Objets de guerre, sujets de paix

Une exposition¹ sur les femmes et la paix sera présentée à l'Université de Genève (Uni Mail) dans la deuxième quinzaine de novembre. Cette exposition fait l'objet d'un catalogue publié sous la direction de Corinne Chaponnière, qui signe notamment le texte d'introduction, sous le titre « Objets de guerre, sujets de paix ». Extrait :

CORINNE CHAPONNIÈRE

« Comment s'étonner, de bonne foi, qu'une position aussi différente des femmes et des hommes dans la guerre induise une attitude différente à son égard? Quand bien même il est parfaitement malséant de supposer un penchant particulier des femmes vers la paix, ou pire encore, de présumer une antipathie à la guerre plus spontanée chez les femmes que chez les hommes, les raisons plausibles, imaginables de ce partage se bousculent tant à l'esprit qu'on ne sait pas par laquelle commencer. Hypothèses.

Une raison **biologique**, pour ouvrir les yeux par le tabou des tabous, l'hérésie des hérésies, l'odieux sacrilège à l'interdit de l'inné : il serait vraisemblable, à défaut d'être vérifiable, que la propriété de porter et de nourrir des enfants s'accompagne d'un instinct de conservation extensible à autrui, comme une disposition ou une qualité faisant partie, en quelque sorte, de « l'équipement de base » des femmes pour mener à bien leurs maternités. Leur propension à assurer la survie et la sécurité de leurs proches ou de leur communauté pourrait aller dans le sens de cette hypothèse.

Anthropologique: il est plaisant d'imaginer que les femmes, préposées à la cueillette plutôt qu'à la chasse, n'aient jamais regardé les armes comme partie de leur panoplie de survie, et à défaut, se soient habituées à s'exprimer et à se faire respecter par d'autres moyens - par la parole notamment, ou par les signes, ou par quelque autre moyen non contondant. Sans remonter à la nuit des temps, l'utilisation des symboles et la protestation non violente constituent bel et bien deux modes privilégiés par les femmes pour faire échec au langage des armes et défendre la cause de la paix.

Sociologique: en tant que gardiennes du foyer, il ne serait pas étonnant que les femmes considèrent la sécurité comme une vertu cardinale que ne saurait défier aucune raison d'Etat, aucun obscur point d'honneur, aucune défense d'intérêts supérieurs. On sait assez que cette recherche désespérée de sécurité pousse aujourd'hui les femmes à former la majorité des populations déplacées.

Culturelle: il y aurait quelque fondement à croire que les femmes favorisent plus volontiers l'axe de la ressemblance que celui de la différence dans leurs rapports à autrui et au monde. Ayant été elles-mêmes culturellement déterminées comme différentes (des hommes), et discriminées à ce titre, on pourrait supposer à partir de là deux attitudes congruentes. La première est de considérer les différences ethniques ou communautaires non comme premières (ainsi que le font les hommes, en tout cas en situation de conflit) mais comme secondes, après celle des sexes. La deuxième attitude, qui découle de la première, est que l'antagonisme de la différence nationale, religieuse ou ethnique peut dès lors être neutralisé ou au moins dépassé par cette appartenance transversale - cette identité sexuelle qui dans de nombreux pays équivaut bel et bien à un destin commun, ou en tout cas à une condition commune transnationale ou transculturelle. Les innombrables initiatives de dialogue et de médiation qu'ont prises les femmes partout dans le monde dans des situations de conflits extrêmement tendues témoignent de ce point commun fondamental que constitue la condition féminine, au point de permettre un dialogue devenu impossible entre hommes. Relèvent de ce paradigme de la ressemblance non seulement les pratiques de médiation et de dialogue observées entre Africaines ou entre Israéliennes et Palestiniennes, mais également la solidarité active dont font preuve les femmes face à la souffrance d'autres femmes... parfois d'autres camps.

Historique: il y a aussi des connivences moins spéculatives qui permettent de tisser un lien entre les femmes et la paix. A commencer par l'Histoire, qui de manière générale ne leur a pas laissé le choix des armes du tout. On ne saura pas de sitôt ce que ça aurait donné si elles l'avaient eu, ce choix - non seulement celui des armes, mais celui de les porter ou non. Le fait est qu'elles ne l'ont pas eu, et n'ont dès lors aucune raison historique d'appartenir, ni de s'identifier, ni d'adhérer à une culture militaire transmise dans des lieux, par des canaux, et au sein d'entités dont elles ont toujours, ou longtemps, été exclues. Cette exclusion séculaire leur donne en revanche quelques solides raisons de résister à la logique guerrière et à l'équilibre de la terre.



JOËLLE FLUMET

Toutes ces raisons pourraient légitimer l'hypothèse de dispositions plus favorables des femmes à l'égard de la paix que de la guerre. Pourtant, les réticences persistent : même les études les plus clairement engagées en faveur de la promotion des femmes dans les processus de résolution des conflits ne supposent que du bout des lèvres que les femmes ont quelque chose de spécifique à y apporter. La ségrégation des sexes, il est vrai, s'est tant servie de la «nature féminine» pour justifier des discriminations pas du tout naturelles, que l'on conserve quelque prudence à rendre ontologiques des différences explicables par l'histoire, la sociologie ou l'anthropologie, même lorsqu'elles sont favorables aux femmes. Mais on peut également penser que si les femmes font preuve d'une fibre pacifiste plus prononcée que celle des hommes, cette prévalence est indissociable de leur oppression. L'exclusion du monde politique, de la vie militaire et de la culture des armes, sans remonter même à la séparation chasse/cueillette, fait partie du même système et se nourrit aux mêmes racines que la relégation des femmes à l'espace privé, que leur exclusion du monde marchand, que leur exploitation sexuelle et maternelle, que leur éducation à plaire plutôt qu'à vaincre et à bercer plutôt qu'à tirer. Ainsi le «pacifisme» prétendu des femmes serait une qualité liée à leur condition, dont on ne saurait dès lors se vanter sous peine de valoriser, par la même occasion, la subordination historique des femmes.

Egalitarisme et différentialisme

Comme on le sait, le féminisme moderne est traversé par une ligne de partage entre les «égalitaristes» – dont la priorité est de travailler à l'obtention de droits, de chances, de libertés et de champs d'action égaux pour les femmes et les hommes – et les «différentialistes» – dont l'objectif est de reconnaître et de promouvoir les femmes dans ce qu'elles ont de plus spécifique, de «différent».

L'intérêt de l'engagement actuel des femmes en faveur de la paix est qu'il agit sur les deux fronts, en défendant à la fois un présupposé différentialiste et une ambition égalitaire. Les spécificités des femmes sont plus particulièrement mises en avant dans ce qui touche à la guerre elle-même, de ses signes avant-coureurs («gender-sensitive indicators», Schmeidl, 2002) jusqu'à ses effets directs les plus dramatiques et les solutions à leur apporter (CICR 2001, FAO 2001, OCDE 2001). L'ambition égalitaire se révèle indispensable dans les processus de paix, l'établissement des nouvelles règles démocratiques, la reconstruction de la société, autant de phases où la participation des femmes et leur *empowerment* politique et économique sont primordiaux.

L'opposition sexuée de la guerre et de la paix

On peut enfin imaginer qu'une participation plus importante des femmes dans les efforts de paix, par exemple, tire sa nécessité à la fois de l'objectif d'égalité et d'un présupposé différentialiste : dès l'instant où l'on admet, comme c'est de plus en plus le cas, que l'expérience, les connaissances et les modes de fonctionnement des femmes sont indispensables parce que sans équivalent parmi les hommes, on fonde bel et bien la revendication de l'égalité entre femmes et hommes sur l'observation de différences. Reconnaître la spécificité des souffrances que la guerre leur fait subir, réclamer l'égalité avec les hommes pour construire l'avenir, tirer parti enfin de leur identité – de ce qu'elles sont et savent par ce qu'elles ont vécu, souhaité ou subi – pour penser la paix et panser les plaies, ce n'est pas renvoyer les femmes à des stéréotypes. C'est identifier le poids d'une histoire collective étendue dans le temps et dans l'espace, et faire de cette histoire non pas un boulet, mais une force. Il est certainement nécessaire de casser la sexuation d'oppositions trop simples telles que combattants/civiles; bourreaux/victimes; actifs/passives, oppositions de plus en plus décalées par rapport à la réalité, beaucoup plus complexe, des conflits actuels. Mais il ne faut pas s'offusquer, en revanche, de l'opposition sexuée de la guerre et de la paix. Qu'elle soit innée ou acquise, choisie ou imposée n'a finalement aucune importance : les femmes se retrouvent du côté de la paix, c'est là une réalité qu'il faut entretenir et préserver. Car même s'il ne s'agissait que d'un fantasme de plus, ou d'une discrimination camouflée, ou d'une manière retorse de nous neutraliser, ou d'une protection tactique de nos maternités – tant pis. Pour la plupart d'entre nous, la guerre n'est pas notre histoire, seule la paix peut nous accueillir en tant que sujets. Nous ne nous serons donc pas trompées de côté.» ◊

¹ Voir détails dans l'agenda en p. 2 et la publicité en p. 24..